

Le charme discret du totalitarisme...

*S'incliner devant une autorité centrale
était presque un instinct pour les allemands
et, pour beaucoup, c'était un soulagement
de perdre cette responsabilité personnelle
qu'exigeait un gouvernement républicain*

(Katherine) Kressman Taylor
Jour sans retour. (1942)

Quels que soient les noms qu'on leur donne, illibéralismes, totalitarismes, dictatures, régimes autoritaires... les peuples semblent souhaiter porter au pouvoir des « représentants » qui, une fois installés n'ont plus qu'un souci : s'emparer des pleins pouvoirs pour faire le bonheur de tous de gré ou de force !

« Vivre libre ou mourir »...

...clamaient les révolutionnaires de 1789. Aujourd'hui, le camarade-citoyen semble dans bien des contrées préférer renoncer à sa liberté que prendre le risque de mourir en la défendant, pour lui et pour les autres. Tout au plus défendra-t-il l'idée, juste bien sûr, de tuer pour préserver *sa* liberté personnelle... Comment expliquer ce recul de l'idée démocratique, et cette ascension difficilement résistible des régimes contraignants ? Dans des pays depuis longtemps habitués à des gouvernements musclés, cela peut se comprendre, mais comment l'expliquer dans nos presque vieilles républiques¹ ?

La réprobation morale qui entoure le développement des extrêmes, droites surtout mais pas que, ne semble pas suffire à éloigner les citoyens de la promesse qui leur est faite par les dictateurs en puissance : *nous vous redonnerons votre fierté et nous vous protégerons de tous les dangers ! en échange, il vous suffit de renoncer à votre encombrante liberté.*

Quel pouvoir de séduction y-a-t-il donc à abandonner la défense de ses droits individuels et des droits universels ? Comment expliquer ce succès autrement que par la naïveté des citoyens et/ou la perversité stratégique d'hommes&femmes politiques ?

Protéger ce qu'on a... surtout quand on n'a pas grand-chose...

Chacun sent bien que le monde est devenu incertain. Le progrès technique a construit du confort pour une minorité de la population du globe, et, à la lumière du changement climatique, il est de plus en plus évident que la promesse faite à tous, ne sera jamais tenue... Inégalités croissantes, exploitation des ressources sur un mode (néo)colonial, financiarisation égoïste des échanges, âpreté des guerres économiques, destruction des écosystèmes et vastes mouvements migratoires, extension des conflits armés avec ses masses de réfugiés... la liste est longue des sources d'inquiétudes qui peuvent se résumer en un mot : incertitude du lendemain. Et incertitude négative

¹ Plutôt jeunes mêmes en regard des temps géologiques... à peine 235 ans en France, auxquels il faut soustraire les 67 ans d'allers-retours tenant compte du premier Empire, des cents jours, du deuxième Empire, de la Restauration, de la monarchie de Juillet et des années de l'État Français... Finalement, les 5 républiques que la France a connues ne représentent qu'un peu plus d'un siècle et demi de régime « républicain », une république davantage « montagnarde » (centralisée) que girondine (régionalisée) d'ailleurs...

puisque véritable angoisse au sujet de ce lendemain... Le progrès n'est jamais certain, mais il semble vérifié maintenant qu'il n'a pas apporté la sécurité et le bien-être promis à tous. Avons-nous encore le souvenir de comment était la vie il y a un siècle dans les pays occidentaux, sans l'eau courante, sans l'électricité partout, sans internet, sans voiture, sans mondialisation ? Comment renoncer aux facilités durement acquises, en oubliant au passage au détriment de qui elles l'ont été ? Impossible aujourd'hui de ne pas voir les misères qui s'étendent, ombres déprimantes sur le globe, même si quelques chiffres tentent de cicatrifier les plaies : la faim dans le monde recule *en général*, l'espérance de durée de vie augmente *en moyenne*... des chiffres qui ne pèsent rien tant ils sont incapables d'effacer le vécu de catastrophe déjà là pour beaucoup et à venir pour presque tous. Lorsque le monde était à l'échelle du canton, chacun pouvait avoir l'impression de construire sa vie par ses actions et sa bonne volonté. Maintenant que l'échelle c'est le globe entier, chacun est devenu minuscule, dérisoire. Comment retrouver la puissance perdue, le sentiment de construire un devenir proportionnel à ses mérites et à ses efforts alors que la vie elle-même peut se révéler tributaire d'une décision prise par des inconnus à des milliers de kilomètres de chez soi ? C'était déjà le cas autrefois peut-être, mais l'ignorance et la pauvreté des informations protégeaient l'illusion d'un relatif pouvoir sur son destin. Comment rétrécir à nouveau l'espace pour en maîtriser l'organisation sinon en rétablissant des frontières ? Comment retrouver la fierté de son ouvrage dans un monde de compétition aveugle à ce point élargie ? Comment protéger ses repères et sa culture en les enrichissants d'apports étrangers si ces derniers sont en quantité si énorme qu'il est impossible de les assimiler, de s'en enrichir et, qu'ils semblent plutôt des menaces destructrices ?... et parfois même font plus que sembler, puisqu'ils revendiquent ouvertement leur esprit de conquête en le qualifiant de « juste vengeance », ou même, avec une ironie qui s'ignore, comme « décolonisation » ?

Ce qui a été durement gagné, surtout si c'est peu, sera durement défendu. En entrant dans le monde post-moderne, il semble que, comme aux portes de l'enfer de Dante, il faille, pour la plupart d'entre nous, laisser toute espérance... de paix et d'harmonie.

Un besoin adolescent d'autorité et de soumission

Le renoncement est toujours une épreuve. Il s'impose et ne demande pas à être accepté de bonne grâce. C'est l'erreur souvent commise par des parents bienveillants qui voudraient que leurs adolescents accomplissent avec enthousiasme les corvées du quotidien ou renoncent avec plaisir à ce qui justement leur fait plaisir...

Il reste de l'adolescent en tout citoyen. Il peut se soumettre à des frustrations, mais qu'on ne lui demande pas en plus de les approuver, de les désirer. « *Je n'ai pas eu le choix* » est l'excuse préférée qu'on avance pour justifier ses lâchetés, ses soumissions, ses violences (auquel cas on dit plutôt « *il ne m'a pas laissé le choix* »), et, au fond, son désir de continuer à survivre en attendant des jours meilleurs. Il y a des choses difficiles qu'on sait inévitables mais que l'on préférerait quand même éviter, ou, du moins, si c'est impossible, en reporter la responsabilité sur d'autres. C'est là que l'autorité à laquelle on se soumet, et en même temps la liberté dont on se démet, ont leur utilité². La responsabilité dans ces situations de dilemme est un fardeau dont il est tentant de se décharger en la déléguant à une autorité supérieure et supposée protectrice. Il est remarquable qu'en situation de crise, comme dans chacune de nos deux guerres

² Cf. H. Arendt. *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*. Gallimard, 1966... Même si la référence à Heidegger qu'Hannah Arendt a maintenu toute sa vie défend parfois l'idée que « *Après tout, la théorie politique des Anciens n'avait peut-être pas tort lorsqu'elle affirmait que l'économie, liée comme elle est aux nécessités de la vie, requérait pour bien fonctionner la domination des maîtres.* » Hannah Arendt. *Réflexions sur la révolution hongroise* cité par Emmanuel Faye : *Arendt et Heidegger. Extermination nazie et destruction de la pensée*, Paris 2016.

« mondiales » (mais elles ne l'étaient pas au départ) des hommes providentiels ont été mis au pouvoir, et, la guerre finie, ils ont été rapidement démis de leurs fonctions. Quant à ceux qui avaient fait des promesses avec des yeux plus gros que le ventre, ils ont payé de leur vie le prix de leur échec, acclamés par les foules un jour, condamnés à mort un autre par les mêmes foules.

Les démocraties : un marché de dupes fondé sur le court terme ?

Régulièrement, dans les démocraties, l'électeur est invité à choisir les représentants qui, en plus de ses rêves, lui imposeront, c'est le cas de le dire, impôts, taxes, aménagement du territoire, frustrations diverses et variées.

Pour être élu, la promesse doit être séduisante. Le sucre d'abord, l'amertume sera pour plus tard... La déception viendra en un second temps, proportionnelle à la grandeur de la promesse. Et l'électeur pourra se dire déçu, se sentir trahi, alors qu'il a lui-même choisi de se laisser flatter et qu'il s'est aveuglé en toute bonne-mauvaise conscience. Si par malheur, l'élu à 51% appliquait sans faiblir le programme annoncé, il serait obligé de négliger les 49% de la population qui attendaient autre chose. Homme³ d'un parti avant l'élection, il est devenu du jour au lendemain l'homme de tous les citoyens ! L'élu dans nos démocraties ne peut que trahir sa parole et ne pas tenir ses promesses. S'il ne le faisait pas, ce serait un dictateur. Et c'est, quelle ironie, ce qu'on lui reproche alors que le jeu électif impose cette règle à double fond : séduis-moi, enthousiasme-moi, mens-moi, que je puisse te rendre responsable de t'avoir cru !

La crise : quand l'autorité devient un refuge...

Faut-il vraiment que la guerre soit là pour accepter que l'avenir proche soit fait de sang, de labeur, de larmes et de sueur⁴ ? et que, la guerre finie, tous s'empressent de mettre au placard, ou au cimetière, ceux qui ont accompagné ces temps de douleur ?

Face à l'angoisse, tous les anxiolytiques, légaux ou non, sont bons à prendre. L'homme providentiel fait partie de la pharmacopée. Autant s'en remettre aveuglément à celui qui promet une fierté – si souvent sous-estimée, nous y reviendrons - retrouvée grâce aux sacrifices exigés ; il sera toujours temps, plus tard, de le considérer comme l'unique responsable de la situation et d'en faire le bouc émissaire de peuples abusés, hypnotisés, toujours innocents... Plutôt subir son autorité parfois injuste que choisir de se priver soi-même volontairement (alors que les autres, eux ne se privent de rien, hein ?).

La mort des espérances ?

Que faire quand la crise n'est plus fidèle à son étymologie, c'est-à-dire moment de bascule vers la guérison ou la mort, mais qu'elle devient état chronique ? Nous sommes en crise depuis... depuis toujours nous semble-t-il avec quelques grosses secousses de temps en temps. Mais après elles, il n'y a ni guérison, ni mort. Seulement une augmentation progressive des tensions qui, chacun le sent et le pressent, vont un jour exploser. Nul ne sait quand, où, comment, mais la certitude de cette explosion – ou implosion – semble de plus en plus certaine. « *L'humanité disparaîtra, bon débarras* » clamait Yves Paccalet⁵. Mais avoir l'air de s'en réjouir peut-il nous consoler de notre impuissance ? Pas davantage me semble-t-il que de se réfugier dans une morale bien

³ Homme ou femme bien entendu. Mais il semble que l'arrivée au pouvoir d'une femme ne change pas grand-chose, jusqu'à maintenant, aux rapports de pouvoir tels qu'ils s'exercent.

⁴ Cf. W. Churchill, discours du 13 mai 1940

⁵ Y. Paccalet, *L'humanité disparaîtra, bon débarras !* Arthaud, 2006 / J'ai lu 2007

pensante qui nous innocente en nous laissant davantage encore sans ressource. Que faire alors ? la tendance qui semble vouloir devenir majoritaire, c'est de se laisser charmer par les discours totalitaires. Il est donc important d'en comprendre les ressorts et les logiques pour dissiper leurs charmes trompeurs.

Mais cela ne suffira pas. Il faut aussi avoir en face quelque chose à proposer qui soit crédible et accessible. Les dictatures nous proposent un idéal sans en cacher une partie du prix, mais en laissant croire que, si on les suit, ce seront les autres qui paieront, pas nous. Qui peut encore croire que, quel que soit le régime politique, on rase gratis ?

Les dieux de retour sur la terre ?

Si les espérances sont mortes, il reste la possibilité d'en appeler aux dieux...

Épicure, contre son temps, pensait que les dieux vivaient dans leur monde et ne portaient aucun intérêt aux soucis des humains. Le besoin de sens et de points de repère, le goût de l'absolu sont des forces qui poussent vers la métaphysique. Elles invitent à peupler le Monde de divinités. Derrière les apparences, souvent trompeuses, que se cache-t-il ? L'animisme enchantait la nature elle-même, les fontaines cachaient des nymphes, les forêts des satyres, la lande des elfes, et il y avait des fées un peu partout... Mais peu à peu s'est imposé l'idée que Les hommes étaient à l'image des dieux. Il est bien normal alors que les dieux ressemblent aux hommes, et à leurs désirs. En mieux, en parfaits même : omniscients, omnipotents, éternels.

Du temps des polythéismes, on comprend que, comme les humains, ils soient en rivalité, parfois se supportant, parfois se faisant la guerre⁶. Le monothéisme a compliqué les choses et avivé les compétitions puisqu'un seul Dieu exigerait d'être honoré. Alors, plusieurs monothéismes, c'est délicat... D'autant que la parole révélée n'empêche pas le travail d'interprétation, qu'elle l'impose même, ouvrant la porte à d'infinis conflits, entre monothéismes et à l'intérieur même de chaque monothéisme.

Question naïve : si Dieu a tout créé, pourquoi a-t-Il créé plusieurs révélations « uniques » ? Est-ce un sens de l'humour qui nous échappe ? ou un Esprit plus ou moins pervers testant notre capacité à faire face à la double contrainte impossible : respecter en même temps sa création avec ses contradictions et sa parole révélée prise au pied de la lettre ? La complexité concrète de la Création ou la simplicité apparente de la Parole ?

Face aux mystères de l'avant (d'où venons-nous ? pourquoi quelque chose plutôt que rien ?) et de l'après (la mort ? l'au-delà ?) on a le choix de considérer la révélation religieuse comme explication-vérité du monde ou métaphore-rêverie. L'absence de réponses démontrables inquiète et invite à l'affirmation, à la certitude dogmatique. L'autorité religieuse peut ainsi renouer facilement avec le pouvoir le plus matérialiste. Le chef le redevient, de droit divin, absolu. S'y soumettre aveuglément, c'est assurer son paradis, son éternité qui chantera, en sachant sacrifier le présent et interdire avec véhémence le blasphème et pouvoir ainsi, ô sacrilège revendiqué, détruire une partie de la création elle-même.

Si toutes les religions ont leurs martyrs glorieux, elles ont aussi leur passif de persécutions. Inutile de les mettre toutes dans le même sac. Chacune prétend détenir la Vérité, et emploie, selon les époques, les moyens les plus variés, et parfois les plus violents, pour convaincre... Le pape François renoue semble-t-il avec les racines mêmes du catholicisme en défendant l'amour et le respect de tous et de la nature. L'Église catholique romaine saura-t-elle résister à la tentation de s'aligner sur les religions les plus agressives, comme elle l'avait fait au moment des croisades, reprenant à son compte la théorie de la « guerre sainte » empruntée à l'Islam ?

Je ne suis pas certain que la laïcité ne soit pas, pour certains démocrates, une nouvelle religion. Défendre le côté privé des croyances ne devrait pas empêcher de prendre en compte sérieusement qu'il n'y a pas de religions sans rituels collectifs.

⁶ Il semble que la version laïque de ce polythéisme s'incarne dans les clubs de football, qui sont des occasions d'adoration et de fanatisme pour certains de leurs supporters

L'étymologie même du mot religion qui souligne le fait de relier, de créer une communauté, ne s'accommode pas d'une privatisation totale. Si la foi est affaire personnelle, son expression s'inscrit nécessairement dans des pratiques sociales. Il semble même que pour certaines religions, le respect des rites soit plus important (et plus contrôlable !) que la foi elle-même... Jusqu'où et comment ces singularités rituelles peuvent-elles s'exprimer et être acceptées ? C'est ce qui ne peut se régler en termes de tout ou rien mais qui implique nécessairement une réflexion et un débat politique.

Les droits humains : un pluriel singulier

De quoi sont faits ce qu'on appelait encore il n'y a pas si longtemps « les droits de l'Homme », du temps où l'Homme était un substantif, c'est-à-dire un sujet, quel que soit son sexe ou son genre, pas encore juste un adjectif ? Ils sont faits d'un idéal complexe d'exigences qui, depuis l'antiquité la plus ancienne, visent à structurer les relations entre humains, à en tempérer la violence. Bien sûr la face cachée de ces droits, leur assise, ce sont des obligations, puisque, comme le rappelait si justement Simone Weil dès le début de *l'enracinement*⁷ : « *Un homme, considéré en lui-même, a seulement des devoirs, parmi lesquels se trouvent certains devoirs envers lui-même. Les autres, considérés de son point de vue, ont seulement des droits. Il a des droits à son tour quand il est considéré du point de vue des autres, qui se reconnaissent des obligations envers lui. Un homme qui serait seul dans l'univers n'aurait aucun droit, mais il aurait des obligations.* » Aucune personne n'est seule dans l'univers ; aucun être humain ne peut exister sans l'assistance d'une communauté, c'est-à-dire d'une culture, et sans la diversité des éléments non-humains, matériels, minéraux, végétaux, animaux de son environnement.

Les droits ne sont pas une somme d'éléments qu'il s'agirait d'ajouter les uns aux autres sans limites. Ils correspondent à la satisfaction de besoins multiples, contradictoires parfois et en compétition souvent, variables selon les âges et les contextes. Les tensions entre besoins divers se retrouvent au niveau des droits : liberté et sécurité, épanouissement et éducation sont autant complémentaires qu'antagonistes. Parfois ils se soutiennent mutuellement, parfois ils se disputent la priorité... Et surtout, l'humanisation n'est pas donnée tout entière d'emblée, elle se construit avec du temps, de l'attachement, de l'apprentissage, de l'expérience, de l'écoute, de la curiosité et de la bienveillance... L'Homme ne naît pas adulte !

La conquête du pouvoir : l'avant. L'exercice du pouvoir : l'après...

Une des grandes faiblesses des démocraties, leur talon d'Achille, c'est leur affichage de la valeur « liberté d'expression ». Les candidats dictateurs savent très bien abuser de cette prétention et réclament un droit à la visibilité de leurs idées, peu importe qu'elles soient extrémistes, mensongères, haineuses : « *la liberté d'expression, promesse démocratique, est une et indivisible, toutes les opinions doivent pouvoir être diffusées sans restriction ni censure !* » disent-ils... tant qu'ils sont minoritaires ; ils ont beau jeu alors d'ironiser sur les limitations à cette liberté fondamentale et de dénoncer les abus du pouvoir majoritaire...

Mais une fois au pouvoir les anciens opposants, les ex-insoumis, deviennent brutalement les partisans d'une soumission totale des citoyens. Normal, puisqu'ils détiennent la Vérité et ne veulent que notre bonheur. Tout désaccord devient alors « opposition », « trahison », « sabotage », « collusion avec l'ennemi ». Toute pensée

⁷ S. Weill. *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*. Gallimard, Paris, (1943)1949

différente, toute critique, fût-elle bien intentionnée et désireuse de participer à un mieux, devient la preuve d'une perversité inacceptable. Deux réservoirs sont ainsi disponibles pour bafouer légitimement tous les droits : les ennemis de l'extérieur, et les ennemis de l'intérieur (à la solde des premiers). Un mot aujourd'hui recouvre toutes ces rebellions : « terroristes » !

Le parti unique ne peut qu'avoir raison. La transparence exigée des citoyens n'a pas à être exigée du Parti ! La mise en place de cette exclusivité politique peut se faire avec brutalité ou plus discrètement, elle est caractéristique des régimes totalitaires. Ces derniers ont un immense avantage sur les régimes démocratiques : ils font ce qu'ils disent même s'ils ne disent pas tout ce qu'ils font. Leurs dirigeants peuvent donc se vanter d'être authentiques, de parler vrai...

Selon les traditions culturelles locales, cette mise en coupe réglée de la société et des citoyens peut s'appliquer avec une violence assumée, à la Russe, ou avec la duplicité chinoise d'une face impassible, capable de tous les dénis. Toujours les moyens utilisés, militaires, policiers, technologiques, sont justifiés par la lutte contre les saboteurs, les terroristes, les ennemis si nécessaires pour rendre légales, sinon légitimes, les privations de droits et de liberté⁸. Les progrès du big data, de la reconnaissance faciale, du crédit social amélioré par la délation ne peuvent que faire rêver tous les candidats au pouvoir ! Son idéal étant celui d'une servitude enfin devenue totalement volontaire !⁹

Renoncez à avoir des idées « politiques » et, en échange, nous vous garantissons une vie tranquille et confortable. Telle est la promesse faite en Chine ou en Russie. Les moyens technologiques permettent aujourd'hui d'obtenir du consentement¹⁰. Le crédit social remplace avantageusement l'aliénation subie par un asservissement désirable. Vous voulez pouvoir voyager, acheter quelques biens de consommation ? Ayez une bonne note à votre crédit citoyen. Traversez dans les clous. Manifestez votre approbation. Soumission, soumission, soumission... Sécurité garantie. Les prisons sont discrètement pleines, les camps de rééducation fonctionnent à plein, mais la presse n'en parle pas. Parti unique et presse sous contrôle sont les deux mamelles des régimes autoritaires. Un seul objectif : améliorer l'humain, si imparfait de nature. Pol Pot ne disait-il pas : « *Mieux vaut un monde sans homme qu'un monde avec des hommes imparfaits* »¹¹

Ne nous y *trumpons* pas, l'Amérique n'est elle-même qu'une variante d'une pensée totalitaire. Les U.S.A, comme l'Occident « humaniste », se sont construits sur d'immenses taches aveugles ; pour les U.S : l'extermination des populations indiennes, l'esclavage et le racisme, l'eugénisme plus ou moins affirmé¹². Pays d'aventuriers, c'est le régime du chacun-pour-soi, mais surtout le pays où argent = pouvoir ; la richesse donne tous les droits, même celui de se croire élu de Dieu... C'est l'État devenu Entreprise, c'est-à-dire monde d'exclusion des non-productifs (les enfants, les malades, les handicapés, les vieux ?). L'entreprise doit se préoccuper de sa rentabilité et donc sélectionner les meilleurs éléments dans ce but. L'État-Entreprise à l'américaine n'a plus à se préoccuper de TOUS ses citoyens, même et surtout des plus vulnérables ; à la charité des plus riches de s'occuper de ce problème.

⁸ Cf, par exemple Cf. *Sous l'œil de Pékin. Total Trust*. Documentaire de Jialing Zhang. Diffusé sur Arte le mardi 20/08/2024

⁹ Cf. Etienne de la Boétie. *Discours de la servitude volontaire. Le contr'un*. Traduction en français moderne par Séverine Auffret. Mille et une nuits, (1579) 2021

¹⁰ Cf. Noam Chomsky, Edward Herman, *La fabrication du consentement : de la propagande médiatique en démocratie*. Agone, 2008 (1988), et aussi Patrick Champagne. *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*. Éditions de minuit, Paris, 1990/2015 et le classique de Victor Klemperer. *LTI, la langue du IIIème Reich, carnets d'un philologue*. Albin Michel, Paris, 1996

¹¹ In « *Rendez-vous avec Pol Pot* » film de Rithy Panh, 2024

¹² La stérilisation forcée des cas sociaux et des débiles a continué jusque dans les années 70 aux US... ainsi que l'euthanasie des inaptes !

Et si l'Europe défend aujourd'hui son « humanisme », il n'y a pas à chercher loin pour exhumer les cadavres qui remplissent ses placards historiques. Des cadavres qui ne sont pas seulement métaphoriques. Que d'occasions ratées de transformer en actes les valeurs affichées de notre sainte trinité laïque liberté-égalité-fraternité !

À quand l'homme (pouvoir)augmenté + liberté diminuée ?

Il n'y a pas trop longtemps à attendre pour voir se mettre en place l'implantation néonatale d'une puce cérébrale de géolocalisation implantée si commode pour ne pas perdre de vue ses amis et ses enfants, et le jour d'après une puce d'autodestruction explosive directement commandée par un algorithme récompense-punition des comportements citoyens enfin normalisés.

Voilà le monde idéal qui nous attend, et vers lequel nous tendons, en imaginant que ce régime-là ne sera imposé qu'à ceux qui nous gênent, qui nous font peur, dont nous désapprouvons les manières de vivre, de penser, d'agir... mais surtout pas à nous, dociles serviteurs de ce monde enfin parfait.

Penser autrement : une ressource citoyenne¹³...

Ce que les régimes totalitaires oublient régulièrement (volontairement ?) c'est cette grande loi naturelle qui fait que la survie de la vie est liée à la (bio)diversité. Tout système qui ne repose que sur UN élément devient fragile, cassant, vulnérable. Il se rigidifie, s'adapte de plus en plus difficilement à l'imprévu, perd le contrôle sur les moyens de contrôle qu'il a mis en place. Il finit inévitablement par accumuler les erreurs de jugement, les réactions stéréotypées inappropriées, et explose ou implose. Ça peut prendre des années pour aboutir à ce résultat. Mais il est *totalitairement* prévisible même si l'on ne sait ni l'heure, ni le jour, ni la manière, ni le lieu... En attendant ce jour, les souffrances s'accumulent, des vies sont gâchées...

L'Europe saura-t-elle inventer un modèle qui se dégagera et de l'ultralibéralisme sauvage nord-américain, et des totalitarismes uniparti qui grignotent du terrain à son Est ?

Devons-nous mettre nos espoirs seulement dans le fait que ces monstres obèses, toujours en quête d'ennemis pour justifier la coercition, finiront par s'agresser les uns les autres ?

Voulons-nous retrouver, améliorer en pire, la situation de 1940 où le choix proposé était nazisme ou stalinisme, peste ou choléra ?

Serons-nous capables de résister aux sirènes tant du capitalisme américain débridé qu'à celles du capitalisme étatique de l'usine du monde ? L'économie n'est plus la garantie d'un « doux commerce » qui assurerait la paix, elle montre clairement son visage d'arme de guerre et de conquête.

Une piste de « solution » grâce à... la complexité ?

C'est bien à cette tâche que devrait s'atteler les gauches¹⁴ du monde entier : définir les conditions politiques d'un capitalisme à visage humain... puisque des capitaux, il va en falloir si on veut sauver, sinon la planète, au moins les humains qui la parasitent.

¹³ Cet intertitre paraphrase le sous-titre de mon livre *La complexité à la portée de tous, une nécessité citoyenne*. Erès, 2017

¹⁴ En supposant que « les droites » sont déjà totalement inféodées à une économie purement capitaliste, ce qui n'est pas si certain que ça... les « droites » gagneraient aussi à enrichir leurs logiciens...

Et pour l'y aider un mode de penser les problèmes différemment est nécessaire, mode de penser qui existe depuis toujours, mais qui a été négligé à partir du développement de la logique cartésienne, rationnelle et analytique, tentative de séparer le vrai du faux, l'objectif du subjectif, base de toutes les sciences « dures », et dont la dureté s'est étendue à l'humain même... Les « sciences » dites « molles » rêvent, à tort, de se faire reconnaître comme aussi dures que leurs sœurs physique-chimie-astronomie au lieu de défendre leurs singularités et leur importance.

Le retour depuis une bonne cinquantaine d'années de cette autre façon de penser, complémentaire de l'analyse, est particulièrement redevable en France au travail d'Edgar Morin qui n'a cessé de promouvoir « la pensée complexe » dans ses nombreux ouvrages¹⁵.

L'inachèvement infini des savoirs

Quelques sont les caractéristiques principales d'une manière de penser la complexité ?

Tant qu'on sépare l'Homme et le Monde, il est possible de distinguer des objets isolés que l'on définit pour eux-mêmes, indépendamment des personnes qui s'y intéressent. L'objet existe en lui-même. A partir du moment où l'on réintroduit la présence de l'observateur dans l'observation (et comment pourrait-il y avoir une observation sans sujet qui observe ?) il devient nécessaire de considérer l'Homme dans son fonctionnement vital, et donc dans un univers réel particulier puisque centré sur sa structure et ses besoins d'humain singulier.

Il faut alors penser *en même temps* des éléments hétérogènes que l'on connaît plus ou moins bien grâce aux méthodes analytiques. Il devient nécessaire de tenir compte de leurs interactions et de l'émergence de phénomènes repérables à un niveau global qui restent inexplicables par la connaissance analytique des objets séparés, ou par une seule cause localisable. C'est dans les relations elles-mêmes que gîtent¹⁶ tant les problèmes que les propriétés positives.

Cette hétérogénéité des facteurs, c'est-à-dire la multicausalité des phénomènes, impose l'humilité et exige l'ouverture, c'est-à-dire le dialogue, la recherche de points de vue diversifiés et la prise en compte d'autres intérêts que les siens, la conscience de la petitesse de nos savoirs et celle de l'incertitude des conséquences, à court, moyen ou long terme, lorsqu'on modifie la partie d'une totalité complexe. Si l'on peut croire savoir ce que l'on fait, on ignore toujours ce que ça peut faire ! Le principe de prudence d'Aristote est à remettre au goût du jour plutôt que la valorisation de la témérité aveugle de l'entrepreneur schumpétérien.

Contrairement à l'approche « scientifique » objective, qui s'intéresse au fonctionnement du monde indépendamment des particularités de l'humain, qui fait donc comme si le monde et l'homme était deux entités totalement séparées et séparables, la pensée complexe s'oblige à articuler la subjectivité et l'objectivité, sans les confondre pour autant.

Si nous habitons tous la même planète, nous n'habitons pas les mêmes mondes. Il y a davantage que de la Dualité dans l'Unité. Il y a la Multiplicité des points de vue possibles de cette Unité. La complexité de l'univers est infinie, mais, heureusement pour nous, elle est là, et bien là, indépendamment de nos connaissances qui l'explorent sans en épuiser la richesse. Si la complexité est infinie, la matérialité du monde est finie... et épuisable et nos possibilités de compréhension sont limitées, toujours soumises à ce que nous considérons comme importants pour nous humains.

¹⁵ Cf. E. Morin. *Introduction à la pensée complexe*, Paris, [ESF](#), 1990 pour une approche rapide et synthétique, ou les 6 tomes de *La Méthode*. Paris, Le Seuil, 1977-2004

¹⁶ « gîtent » dans les deux sens du mot : à la fois y habitent, et en même temps s'agitent et sont instables...

L'Homme est un roseau pensant, disait Pascal, insistant à cette occasion sur la conscience, cette caractéristique particulièrement développée chez les humains. Mais il est aussi l'élément d'un réseau qui, à défaut d'être un réseau pensant, réagit à nos actions sans se laisser bernier par les intentions dudit roseau ! Mais c'est bien à partir de cette conscience ouverte sur le monde que les questions (et donc les réponses données) se posent. Les traces de ces limites perceptives humaines sont toujours là, malgré tous les appareillages et dispositifs qui visent à élargir nos sens : le télescope, le microscope, les amplificateurs divers nous donnent accès à des choses que nous ne voyons pas, n'entendons pas, ne sentons pas. En un mot, ils élargissent nos perceptions et nous décrivent un monde qui ne correspond plus à nos intuitions et à nos évidences sensibles. C'est peut-être pourquoi les « scientifiques » les plus formés sont aussi les plus susceptibles de croire n'importe quelle explication. Ils sont habitués à douter de leurs perceptions ! Ces mêmes scientifiques, redevenus hommes de la rue, pourtant, continuent, comme tout le monde, de dire qu'ils viennent de voir un magnifique lever ou coucher de soleil !

Les paradoxes du langage

Le roseau humain ne se contente pas de penser. Il parle aussi. Il peut penser en images, en mélodies. Mais il pense aussi avec des mots. Et même si les animaux communiquent eux aussi, il semble que le langage humain ait quelques singularités.

Si images et sons sont d'abord sensibilité, le langage est tentative de mettre en forme et de partager ces expériences sensibles. Mais, contrairement à une peinture ou une musique, les mots prétendent dire les choses, saisir leur vérité. Toute parole a cette double prétention : décrire et transmettre.

Double réussite partielle, double échec assuré aussi :

- Les mots ne sont pas les choses ; ils n'en saisissent qu'un aspect partiel, échec donc de toute description qui se voudrait totale, exhaustive, définitive. Et conséquence prévisible : les infinis débats sémantiques à propos de ce que chaque mot veut *vraiment* dire...

- Toute message est interprété par celui à qui il est adressé, trahissant possiblement les intentions de l'émetteur, échec donc d'une intercompréhension limpide et sans malentendu possible.

Toute langue ainsi est à la fois un vecteur d'inclusion entre ceux qui la parlent, et d'exclusion vis-à-vis de tous ceux qui ne la maîtrisent pas. Elle est de plus une tentative d'inclure l'Homme dans un monde compréhensible, et, par là même, elle inclut le monde dans l'Homme lui-même, créant une réalité, pensée comme vraie, point d'appui pour ses actions.

Penser ce qui nous relie...

Penser la relation, c'est penser trois éléments en même temps, sans en oublier un quatrième.

- Il faut tenir compte de la singularité de ce qui est en relation. Là, les connaissances analytiques sont indispensables, pour incomplètes qu'elles puissent être. Ce sont donc au moins deux éléments (personnes, animaux, matériaux, valeurs, ...) qu'il faut considérer

- « troisième » élément à prendre en compte : la relation entre ces éléments identifiés. C'est à partir de cette relation qu'émergent des caractéristiques qui ne peuvent être totalement rattachées à aucun des éléments isolément. Troisième nécessite donc des guillemets car il faudra peut-être, dans certains cas, considérés bien plus que deux éléments. Ainsi, pour le réchauffement climatique, une infinité de paramètres interagissent et entrent en jeu dans le résultat global mesurable.

- et quatrième élément à ne pas oublier, même si on le peut momentanément : le contexte dans lequel on a prélevé un système particulier, nécessairement limité, nécessairement entouré.

On voit donc que la manière de poser un problème, ou de se donner un objectif, exclut et néglige toujours une partie plus ou moins grande de la complexité du réel. Tenir compte de cette particularité suppose une capacité à être attentif à ces éléments extérieurs, et, plutôt que de les voir comme des ennemis ou des gênes, comme des invitations à la réflexion et à l'invention de solutions plus intelligentes.

Autre donnée essentielle : définir un système (qui ne sera jamais qu'un sous-système dans un vaste univers interconnecté) suppose la présence de frontières. Ces dernières sont indispensables à la vie des éléments qui habitent le monde. Elles permettent en même temps les échanges et les individualisations, le partage et la singularité, l'unité et la diversité. Les frontières préservent d'une fusion néantisante, et permettent l'enrichissement réciproque, à condition de ne pas devenir des murailles infranchissables. Équilibre toujours en tension et en (re)négociation entre ouverture et fermeture, hospitalité et rejet, tolérance et effroi, sourire et violence. Le corps même de l'être humain ne peut vivre qu'en respectant les frontières-zones d'échanges contrôlés, entre cellules, entre organes, entre individus et environnement... La mort peut se définir comme la disparition de toute frontière, comme la fusion dans le grand tout.

Penser la complexité : du collectif au collectif

Diffuser le « penser complexe » est une démarche politique nouvelle dans le sens où cela tient compte des rapports de force mais force aussi chacun, de sa place, à penser au-delà de l'intérêt individuel et immédiat. S'il ne respecte pas l'intérêt commun à plus long terme, il sera victime des réactions qu'il aura suscitées en s'en croyant innocent. Cela suppose une éducation ouverte et en même temps exigeante. Toutes les affirmations ne se valent pas. Le réel, implacable et dépourvu de jugement moral, nous contraint à le prendre en compte, nous qui avons un souci du juste et qui désirons justement sortir de la loi impitoyable du plus fort. À nous de construire un monde plus juste, et donc artificiellement plus humain en tenant compte de logiques non humaines.